

PAR LE RÉALISATEUR DE LA ISLA MINIMA

LOS TIGRES

UN FILM DE
ALBERTO RODRIGUEZ

ANTONIO DE LA TORRE BÁRBARA LENNIE JOAQUÍN NUÑEZ

SCOPE 2.39 – Durée : 1h49

AU CINÉMA LE 31 DÉCEMBRE

DISTRIBUTION

Le Pacte

5, rue Darcet – 75017 Paris

tél : 01 44 69 59 59

www.le-pacte.com

RELATIONS PRESSE

Laurence Granec

Vanessa Fröchen

presse@granecoffice.com

SYNOPSIS

Frère et sœur, Antonio et Estrella travaillent depuis toujours comme scaphandriers dans un port espagnol sur les navires marchands de passage.

En découvrant une cargaison de drogue dissimulée sous un cargo qui stationne au port toutes les trois semaines, Antonio pense avoir trouvé la solution pour résoudre ses soucis financiers : voler une partie de la marchandise et la revendre.



ENTRETIEN AVEC ALBERTO RODRIGUEZ

APRÈS LA ISLA MÍNIMA ET L'HOMME AUX MILLE VISAGES, VOUS SIGNEZ AVEC LOS TIGRES UN THRILLER AQUATIQUE. QU'EST-CE QUI VOUS ATTIRAIT DANS L'UNIVERS PROFESSIONNEL DES PLONGEURS ? QUE CONNAISSIEZ-VOUS DE CE MILIEU AVANT DE VOUS LANCER DANS LE FILM ?

Ce qui nous a intrigué dès le départ, c'est précisément le fait que nous n'en savions absolument rien. Nous avons découvert toute une communauté de personnes qui travaillent sous la mer et dont dépend en grande partie le fonctionnement du monde : elles assurent l'entretien des structures sous-marines et participent au trafic maritime, qui transporte plus de 80 % des marchandises de la planète. Ces travailleurs sont essentiels, mais totalement invisibles. En Espagne, du moins, on s'y intéresse très rarement.

Je me souviens de la première fois où nous avons embarqué avec un groupe de plongeurs. Au début, l'ambiance était détendue, on plaisantait, on racontait des blagues. Mais dès que le plongeur est descendu, tout s'est figé. Les rires se sont tus, la tension est montée, et pendant les quinze ou vingt minutes qu'il a passées sous l'eau, l'air était presque irrespirable. Ce n'est qu'une fois remonté, quand on lui a retiré le casque, que les rires sont revenus. C'est là que nous avons compris l'ampleur du danger : ces gens risquent leur vie chaque jour.

COMMENT AVEZ-VOUS EU ACCÈS À CE MILIEU ? COMMENT AVEZ-VOUS DÉCOUVERT CETTE CENTRALE PÉTROCHIMIQUE, PUIS LE MONDE DES PLONGEURS INDUSTRIELS ?

Cette centrale pétrochimique m'a toujours fasciné. Depuis mon enfance, je passe chaque été devant cette usine pour aller à la même plage. Elle m'a toujours hypnotisé, surtout au crépuscule, quand elle se transforme en ville futuriste, presque en décor de Blade Runner. C'est une image puissante : les flamants roses survolent le parc national de Doñana, près de la frontière portugaise, au-dessus d'un horizon postindustriel. L'invasion humaine au cœur d'un paradis naturel... En la visitant, nous avons découvert un univers à part : les gens s'y déplacent à vélo, les mesures de sécurité sont innombrables, les téléphones interdits... C'est là que quelqu'un nous a parlé des plongeurs : « Nous, on travaille dans des conditions difficiles, mais eux, c'est pire : ils travaillent sous l'eau ». Et tout à coup, un monde nouveau s'est ouvert à nous...

Les ouvriers sont presque absents du cinéma, c'est comme si la classe ouvrière avait disparu. Soit on la romantise, soit on la caricature. Je voulais corriger cela, à mon échelle. Ce qui m'intéresse, c'est de rendre visibles ces gens qui font réellement tourner le monde. On parle beaucoup de la classe moyenne, mais très rarement de ceux qui, au quotidien, font fonctionner la machine.





DANS LE FILM, LE PLONGEUR APPARAÎT COMME UN "HOMME AMPHIBIE", CAPABLE DE VIVRE SOUS L'EAU MAIS PAS FORCÉMENT À LA SURFACE. QU'EST-CE QUI VOUS INTÉRESSAIT DANS CETTE IMAGE ?

Nous avons rencontré de nombreux plongeurs pendant la préparation, et ce sont des personnes très singulières. Elles vivent en permanence avec l'idée de la mort, ou du moins avec sa possibilité. L'un d'eux nous a particulièrement marqués : il pouvait rester cinq minutes en apnée, descendre à quarante mètres sans assistance et attendre au fond, un harpon à la main, pour attraper un poisson. Ensuite, il remontait, le ramenait chez lui et le vendait. Il dégageait une énergie brute, une vitalité impressionnante. Il avait une trentaine d'années. Et nous nous sommes demandé : que restera-t-il de cette force quand il en aura cinquante ? Cette question nous a servi de point de départ pour construire le personnage.

Nous voulions aussi montrer un univers profondément masculin. Celui du pétrole l'est déjà, mais celui des plongeurs l'est encore davantage : seules 6 à 8 % des personnes qui y travaillent sont des femmes. C'est pourquoi nous avons choisi d'introduire un personnage féminin dans cet environnement, pour explorer ce contraste.

LES SCÈNES SOUS-MARINES SONT IMPRESSIONNANTES. QUELS DÉFIS TECHNIQUES ONT-ELLES REPRÉSENTÉ ?

Le principal problème, c'est que lorsque j'écris, je ne pense jamais à la manière dont on va tourner. Je me concentre uniquement sur la narration. Et ensuite, il faut assumer les conséquences... [il rit]. Lors de la préparation, nous nous sommes vite rendu compte que nous n'avions aucune idée de la façon dont il fallait filmer tout cela. Nous voulions tourner en mer, pas dans un bassin ni avec des effets numériques, car le film devait rester ancré dans le réel. Mais cela soulevait une infinité de questions : où tourner, avec quels courants, quelle visibilité espérer...

Nous avons finalement collaboré avec un opérateur suédois spécialisé dans les séquences sous-marines, Erik Börjeson, ainsi qu'avec une équipe de plongeurs maltais qui nous ont beaucoup épaulés. J'ai énormément appris sur ce film. Certaines scènes ont été tournées à Huelva, près de la frontière portugaise, d'autres à Algésiras, à l'extrême sud de l'Espagne, et d'autres encore dans un bassin à Alicante, dans la région de Valence.

J'IMAGINE QUE LA MER IMPOSAIT SON PROPRE CALENDRIER.

Exactement. La mer décide toujours. Vous pouvez avoir une journée parfaite et, cinq minutes plus tard, ne plus rien voir du tout sous l'eau. Ou, au contraire, un jour qui s'annonce catastrophique peut soudain devenir idéal. Malgré tout, nous n'avons eu que deux journées vraiment mauvaises pendant tout le tournage. Certaines séquences se sont même terminées plus tôt que prévu. Les plongeurs n'en revenaient pas : dans bien des endroits, la visibilité est souvent quasi nulle. Nous avons eu beaucoup de chance.

OÙ VOUS TROUVIEZ-VOUS PENDANT LES SCÈNES SOUS-MARINES ?

En surface. Tout était planifié à l'avance : le cadre, la position des acteurs, les questions de sécurité. On dessinait chaque plan, on en parlait avec toute l'équipe. Sous l'eau, il y avait un opérateur, un assistant, un responsable de la sécurité, quelqu'un chargé de veiller sur l'acteur... C'était une véritable chorégraphie, très précise, car le temps était compté. Le moindre doute ou la moindre improvisation pouvaient coûter très cher. Moi, je restais au-dessus, avec l'assistant, en coordination avec l'équipe, qui parlait en anglais, en italien et en espagnol. C'était un petit chaos multilingue, mais on se comprenait très bien.



S'AGIT-IL DU TOURNAGE LE PLUS COMPLEXE DE VOTRE CARRIÈRE, SUR LE PLAN TECHNIQUE ?

Sans aucun doute. Techniquement, et du point de vue de la mise en scène, c'est le film le plus difficile que j'ai tourné. Chaque soir, nous tenions une réunion avec la production, la direction artistique, la photographie et la mise en scène pour planifier le lendemain — et nous finissions toujours par dire : « Voyons ce que demain nous réserve ». Quelle que soit la préparation, il y avait toujours des imprévus. Nous avions des plans A, B, C, D et E, et chaque matin il fallait choisir celui qui tenait encore debout. Malgré tout, l'essentiel était que toute cette complexité technique ne vienne pas étouffer le cœur du film : la relation entre le frère et la sœur. C'est cela que nous avons essayé de préserver à tout moment.

LE FILM SE DÉPLOIE SUR PLUSIEURS NIVEAUX : LE THRILLER AUX ACCENTS CRIMINELS, LA DESCRIPTION PRESQUE DOCUMENTAIRE DU MONDE DES PLONGEURS ET, AU CENTRE, CE DRAME FAMILIAL DONT VOUS PARLEZ. COMMENT AVEZ-VOUS RÉUSSI À ÉQUILIBRER CES TROIS DIMENSIONS SANS QU'AUCUNE NE PRENNE LE DESSUS ?

C'était précisément le principal défi : maintenir l'équilibre entre toutes ces dimensions. Et surtout, éviter que les acteurs se laissent happer par ce qui se passait autour d'eux, car le tournage a été extrêmement exigeant. Certains matins, nous partions à sept heures avec le remorqueur : quarante minutes de trajet jusqu'au pétrolier, et toute la journée se déroulait là-bas. En une seule journée,

tout pouvait arriver : mal de mer, angoisse, problèmes logistiques... Il fallait parfois évacuer quelqu'un de l'équipe avec une embarcation de secours. C'est pourquoi le travail préparatoire a été essentiel : nous avons répété intensément à terre, pour qu'une fois en mer, tout repose sur la mémoire, pas sur l'improvisation. Mon rôle était de leur transmettre du calme, de maintenir le cap même si tout semblait s'effondrer autour. Et aussi de veiller à ce que les acteurs construisent peu à peu cette relation fraternelle. Ils viennent de mondes très différents, et parvenir à les accorder, à les faire exister comme frère et sœur, a demandé un vrai travail collectif.

ON A L'IMPRESSION QUE, POUR VOUS, LE CŒUR ÉMOTIONNEL DU PROJET RÉSIDE JUSTEMENT DANS CETTE HISTOIRE FAMILIALE.

Oui, absolument. Au fond, ce n'est pas seulement l'histoire d'un frère et d'une sœur : c'est une réflexion sur la façon dont nous nous organisons à l'intérieur d'une famille, sur les rôles que nous endossons, sur les hiérarchies invisibles. Et cela, à son tour, reflète la société. À travers une histoire intime, nous avons voulu évoquer quelque chose de plus large : qui prend soin, qui décide, qui se sacrifie. Je pense que le film peut se lire à plusieurs niveaux. Certains n'y verront qu'un thriller, et cela me va très bien : pour moi, le cinéma doit toujours divertir, offrir une échappée à la réalité. Mais sous cette surface, il y a d'autres questions, plus intimes, sur la manière dont se répartit le poids de la vie au sein d'une famille.

DANS CE SENS, LE PERSONNAGE D'ESTRELLA INCARNE LA FIGURE DE LA SOIGNANTE, DE LA FEMME QUI SE SACRIFIE POUR LES AUTRES. C'EST UN MODÈLE ENCORE TRÈS PRÉSENT, EN ESPAGNE COMME AILLEURS.

Oui, sans aucun doute. Quelqu'un me disait récemment : « Au fond, vous avez fait un film sur la libération d'Estrella ». Et c'est vrai : elle parvient à s'extraire, du moins en partie, de ce monde qui l'étouffe, même si le film ne propose pas de réponse définitive, ce qui, d'ailleurs, ne m'intéressait pas. Je crois que le cinéma est plus stimulant lorsqu'il invite à réfléchir, même de manière subtile.

LE FILM MONTRE AUSSI LA PRÉCARITÉ DU MÉTIER DE PLONGEUR, LES RISQUES PHYSIQUES, LES ACCIDENTS, LES RETRAITES ANTICIPÉES. COMMENT AVEZ-VOUS MENÉ L'ENQUÊTE, ET DANS QUELLE MESURE Y A-T-IL UNE VOLONTÉ DE DÉNONCIATION ?

La dénonciation est déjà là, comme je le disais, dans le simple fait de leur donner de la visibilité, de montrer qu'ils existent. En parlant avec eux, on se rend vite compte que les accidents sont bien plus fréquents qu'on ne l'imagine. Au fil de nos recherches, nous avons entendu des récits terribles. Un plongeur qui réparait un barrage s'est trop approché d'une vanne ouverte, et la pression l'a aspiré à travers un trou minuscule. Un autre, en surface, a coupé par erreur l'arrivée d'air d'un collègue : il a survécu par miracle grâce à sa bouteille de secours. Ou encore un boulon qui saute, brise le casque d'un plongeur, et la pression le détruit en une seconde. Voilà le niveau de danger auquel ils font face. Chaque plongée peut être la dernière.



C'est aussi un métier qui marque les corps. Je me souviens d'un plongeur brésilien avec qui nous avons déjeuné : fort, énergique, la cinquantaine. Mais lorsqu'il s'est levé de table, il marchait comme un vieillard. Ce sont des corps usés, épuisés. C'est une profession qui vous consume. Parfois, un syndicat m'appelle pour me dire qu'un accident a eu lieu en Asturies ou en Galice. On comprend alors que la tragédie n'est jamais loin, qu'elle fait partie du quotidien. Ils vivent dans la précarité, avec la mort comme compagne silencieuse.

POURQUOI, SELON VOUS, QUELQU'UN CHOISIT-IL UN MÉTIER PAREIL ?

C'est la grande question. Je crois qu'ils ont quelque chose de très particulier. Beaucoup sont des personnes hyperactives, agitées à terre, et qui ne trouvent le calme que sous l'eau. Là, tout se réduit à une tâche concrète : descendre à trente ou quarante mètres et changer une vanne. Cette concentration les apaise. Mais paradoxalement, certains me disaient que leurs meilleurs jours sont ceux où ils ne se mouillent pas, quand ils n'ont pas à plonger, comme s'ils étaient très conscients du risque permanent qu'ils courent. C'est une relation profondément ambivalente à leur travail.

VOUS AVEZ CHOISI ANTONIO DE LA TORRE ET BÁRBARA LENNIE POUR LES RÔLES PRINCIPAUX, DEUX ACTEURS VENUS D'UNIVERS DIFFÉRENTS DU CINÉMA ESPAGNOL. QU'EST-CE QUI VOUS A CONDUIT À LES RÉUNIR ?

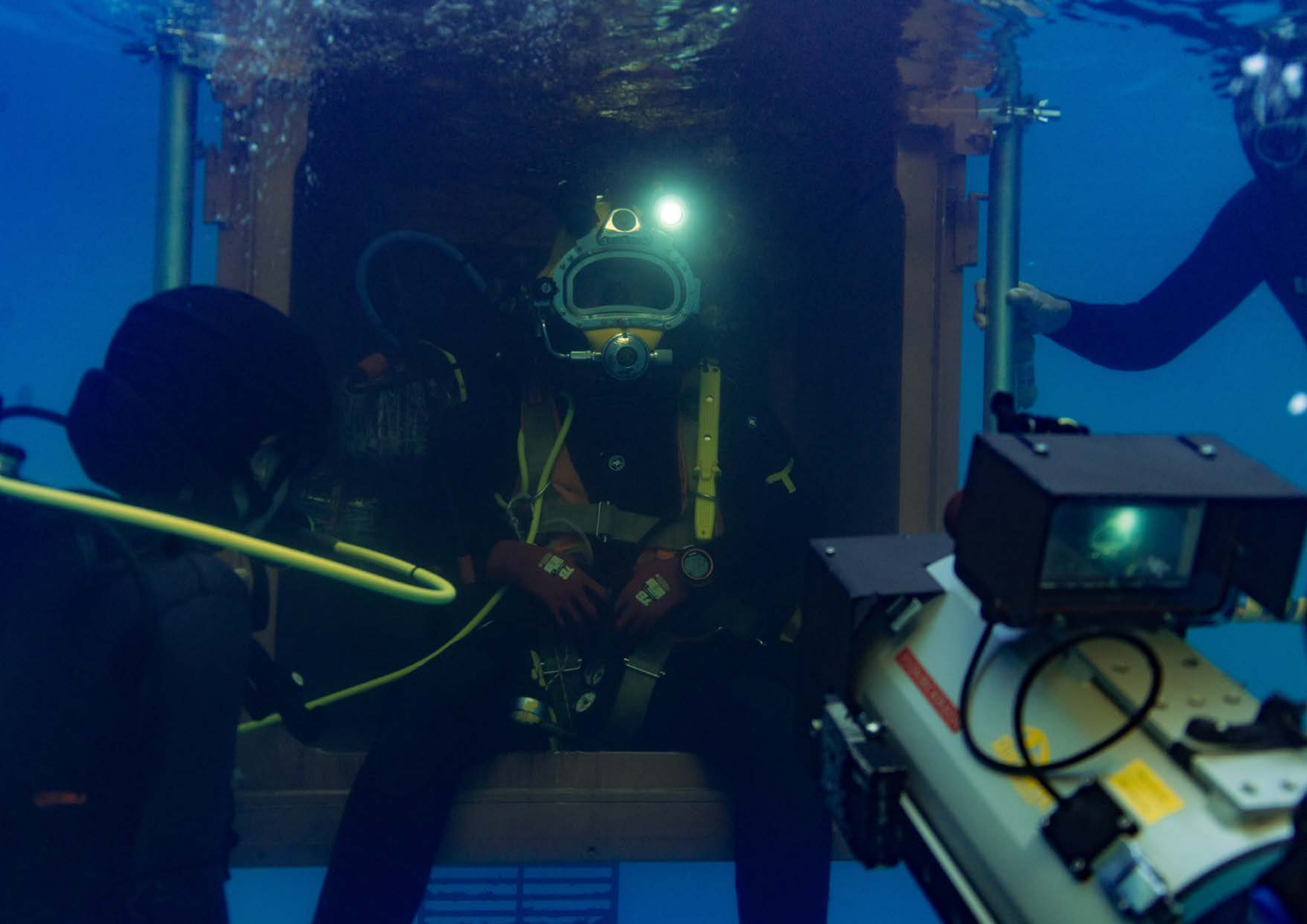
J'avais déjà tourné deux films avec Antonio de la Torre : Groupe d'élite et La isla mínima. Nous nous connaissons depuis des années. Il y a une confiance totale entre nous. Il possède aussi l'énergie et la force exigées par ce personnage. Dès la première version du scénario, le personnage s'appelait déjà Antonio, car nous l'avions écrit pour lui.

Pour Bárbara Lennie, c'était différent. La proposition est venue des directrices de casting, et dès le premier essai, elle a fait la différence. Elle apportait exactement ce que nous cherchions : de l'intelligence. Le personnage avait besoin de cette lucidité qui manque à son frère, de cette capacité à voir plus loin. Et Bárbara la rendait crédible, sans jamais en faire trop. La première fois que nous l'avons réunie avec Antonio, elle a été parfaite. Toutes ses propositions allaient dans la bonne direction. C'est une actrice d'une intuition et d'une précision remarquables, sans doute l'une des meilleures avec lesquelles j'ai travaillé, sinon la meilleure, sans distinction de genre.

COMMENT LOS TIGRES DIALOGUE-T-IL AVEC LE RESTE DE VOTRE FILMOGRAPHIE ? VOYEZ-VOUS UNE ÉVOLUTION DANS VOTRE CINÉMA ?

C'est toujours difficile pour moi d'en parler. Les films se sont enchaînés les uns après les autres, à partir de certaines questions. Et celui-ci en contenait beaucoup : sur cet univers, sur le pétrole, la mer, les plongeurs professionnels... Des questions comme celles que vous me posez : pourquoi font-ils ce métier, pourquoi risquent-ils leur vie ? Et d'autres, plus intimes : j'ai une fille, une femme, et il m'arrive souvent de me surprendre en train d'être « corrigé » par elles dans certaines conversations ; elles me confrontent à mes automatismes et à mes contradictions sur les questions de genre.

Il y avait aussi la volonté de parler de quelque chose de nouveau, certes, mais surtout de répondre à des interrogations déjà présentes. Je vois ce film comme un maillon supplémentaire dans un parcours un peu erratique : j'ai fait deux comédies, puis deux drames sociaux, ensuite quatre thrillers d'affilée... Tout cela s'est fait un peu par hasard.



ON PERÇOIT TOUT DE MÊME CHEZ VOUS UN ATTACHEMENT AU CINÉMA DE GENRE COMME MOYEN DE DÉCRIRE LA RÉALITÉ SOCIALE, EN COMBINANT LA RIGUEUR DU RÉALISME (NOTAMMENT DANS LA DESCRIPTION DE VOTRE RÉGION, L'ANDALOUSIE) AVEC LES STRUCTURES CLASSIQUES DU POLAR.

Oui, tout à fait. L'idée était d'utiliser les codes d'un cinéma d'action, d'un genre classique, et de les détourner de l'intérieur pour parler d'autre chose. Que le spectacle visuel serve de véhicule à des thèmes plus enfouis : l'oppression, le soin, le renoncement. J'ai toujours eu la volonté de parler de ce qui m'est proche, de ce que nous pouvons comprendre facilement, de construire un film à partir de quelque chose de vraisemblable et de réaliste. J'ai du mal à inventer sans ancrage : je me sens plus à l'aise en m'appuyant sur le réel. Le thriller est une bonne accroche pour y suspendre d'autres choses. Ici, il y a une mécanique presque canonique : une cargaison, deux voleurs, et la question de savoir s'ils seront pris ou non. Ce dispositif, typique du noir, nous sert de structure pour raconter le monde dans lequel ils évoluent, et surtout l'histoire des personnages.

AVIEZ-VOUS DES RÉFÉRENCES EN TÊTE PENDANT LA PRÉPARATION ET LE TOURNAGE ? QUELS FILMS VOUS ONT INSPIRÉ ?

Nous avons regardé tous les films sous-marins possibles, y compris le classique de Louis Malle et Cousteau, *Le Monde du silence*, un film magnifique. C'est d'ailleurs amusant, car Cousteau a entretenu un temps des liens avec le monde du pétrole... Nous avons tout revu, du classique aux œuvres les plus récentes,

mais sans trouver de modèle direct. Nous avions plutôt des sensations : nous voulions que le bateau et son microcosme soient très vivants, que la vie à terre ait un rythme plus rapide, disons à une vitesse de 1,5, parce que sous l'eau, tout serait plus lent. Jouer avec le temps nous paraissait intéressant.

Mais de modèle concret, non, nous n'en avons pas trouvé ; non pas par audace, mais parce que rien ne ressemblait vraiment à ce que nous voulions faire. Notre opérateur suédois, habitué à tourner sous l'eau, m'a d'ailleurs dit : « Il y a énormément de métrage sous-marin ici ». Environ un sixième du film, soit vingt-six minutes. C'est énorme, proportionnellement... et aussi très coûteux.

VOUS PRIVILÉGIEZ LES PLANS LONGS ET SOUVENT EN GROS PLAN. DANS CE SOUS-GENRE, ON ABUSE SOUVENT DU PLAN LARGE "CARTE POSTALE" DU FOND MARIN, AU DÉTRIMENT DE LA TENSION DRAMATIQUE ET DE L'EXPRESSIVITÉ DES ACTEURS.

Oui, c'était le risque, et je l'ai évité à tout prix. Chaque fois qu'on plonge, on perd le visage de l'acteur. Dans certaines scènes très dangereuses, nous avons eu recours à des doublures : ni Bárbara ni Antonio ne pouvaient les faire. Ce qui m'inquiétait, c'était qu'avec autant de temps passé sous l'eau, le spectateur se détache du personnage. Mais je crois que ce n'est pas le cas : j'ai l'impression que le public reste avec eux, même quand il s'agit d'une doublure, sans s'en rendre compte. Malgré tout, il ne fallait pas en abuser : il fallait revenir à la surface, au visage, sinon tout devenait invraisemblable.

COMME DANS VOS THRILLERS PRÉCÉDENTS, LE GENRE NE PREND JAMAIS LE DESSUS SUR LA TENSION DRAMATIQUE. CE SONT TOUJOURS LES PERSONNAGES, LEURS CONFLITS, ET LA DESCRIPTION DE LA RÉALITÉ SOCIALE QUI PASSENT AU PREMIER PLAN. EST-CE LÀ VOTRE VÉRITABLE MOTEUR ?

Oui, car le reste ne m'intéresse pas. Le thriller n'est qu'un prétexte ; ce qui m'importe, c'est de montrer ce que fait une personne ordinaire, un homme ou une femme, lorsqu'elle se retrouve confrontée à une situation extrême. C'est le fil conducteur de mes derniers films. L'uniforme du plongeur est trompeur : on dirait un astronaute, mais en réalité, c'est un plombier ou un soudeur dans un environnement hostile.

C'est pour cela qu'il n'était pas question de s'attarder sur la "beauté" de la mer. Dans plusieurs endroits, la visibilité est quasi nulle : cela aurait été trahir la réalité du film. La mer peut être magnifique pour la plongée de loisir, dans un récif ou en Méditerranée par beau temps. Pour un plongeur professionnel, c'est un lieu inhospitalier. La beauté n'existe pas pour eux. Ils doivent être dans un état d'alerte constant. Ils risquent leur vie. La contemplation n'a pas sa place : ils cherchent avant tout l'efficacité et la rapidité, conscients d'évoluer dans une situation extrême. Dans ce contexte, en faire quelque chose de "beau" aurait été une contradiction.

À PROPOS D'ALBERTO RODRIGUEZ

En l'an 2000, il tourne avec Santi Amodeo son premier film, *El factor Pilgrim*, présenté à Zabaltegi et récompensé par une mention spéciale du jury *Nuevos Directores* au Festival de Saint-Sébastien.

Son premier long métrage réalisé en solo, *Le Costard*, est présenté à Berlin en 2003 dans la section Panorama.

En 2004, il tourne *Les 7 vierges*, un drame social qui révèle le jeune acteur Jesús Carroza, lauréat du Goya du Meilleur Espoir Masculin, tandis que son acteur principal, Juanjo Ballesta, remporte la Concha de Plata à Saint-Sébastien en 2005.

En 2009, il réalise *After*, un drame urbain avec Guillermo Toledo, Tristán Ulloa et Blanca Romero.

En 2012, il tourne *Groupe d'élite*, sa première incursion dans le thriller. Antonio de la Torre et Mario Casas y incarnent un groupe de policiers corrompus dans le contexte de l'Expo '92 de Séville.

En 2014 sort *La Isla mínima*, mettant en scène un duo de policiers interprétés par Raúl Arévalo et Javier Gutiérrez dans une Espagne post-franquiste. Ils enquêtent sur la disparition de deux adolescentes dans les marais du Guadalquivir. Le film remporte dix prix Goya, la Concha de Plata pour Javier Gutiérrez, ainsi que le Prix du Public Européen du Meilleur Film en 2016.

En 2016, il réalise le film politique inspiré de faits réels *L'Homme aux mille visages*, dans lequel Eduard Fernández incarne Francisco Paesa, ex-agent secret du gouvernement espagnol — rôle pour lequel l'acteur reçoit la Concha de Plata du Meilleur Acteur à Saint-Sébastien.

En 2017, il réalise *La peste*, une série sous forme de thriller qui nous plonge dans une Séville sombre du XVI^e siècle.

En 2022, *Prison 77*, une histoire d'amitié, de solidarité et de liberté inspirée de faits réels et écrite avec Rafael Cobos, raconte la lutte de deux détenus en quête de liberté. Le film reçoit cinq prix Goya.

La même année, il tourne *Supervivencia*, le quatrième des cinq épisodes de la série *Apagón* pour Movistar Plus+, aux côtés d'autres grands réalisateurs espagnols : Rodrigo Sorogoyen, Isaki Lacuesta, Isa Campo et Raúl Arévalo. La série est présentée au Festival de Saint-Sébastien 2022.

En 2025, en plus de *Los Tigres*, Alberto Rodriguez a également réalisé la série *Anatomía de un instante*, interprétée par Álvaro Morte, Eduard Fernández et Manolo Solo, et adaptée du best-seller de Javier Cercas sur la tentative de coup d'État du 23 février 1981.

À PROPOS D'ANTONIO DE LA TORRE

Antonio de la Torre est l'un des acteurs les plus prestigieux du cinéma espagnol. Lauréat à deux reprises du Goya du Meilleur Acteur pour *El Reino* et *Azul*, ainsi que du Prix Platino pour *El Reino*, il est actuellement l'acteur le plus nommé de l'histoire des Goya (avec jusqu'à 15 nominations) grâce à la diversité de son travail d'interprétation.

Dans *Los Tigres*, Antonio retrouve le réalisateur Alberto Rodríguez pour leur troisième collaboration, après *Groupe d'élite* (2012) et *La Isla Mínima* (2014).

À PROPOS DE BÁRBARA LENNIE

L'une des actrices les plus polyvalentes et au parcours parmi les plus intéressants d'Espagne, Bárbara Lennie a remporté le Goya de la Meilleure Actrice pour *La niña de fuego*.

En plus de vingt ans de carrière au cinéma, elle a travaillé avec des réalisateurs aussi divers que Montxo Armendáriz, Rodrigo Sorogoyen, Elena López Riera ou Itsaso Arana, et prévoit de sortir en 2026 son prochain film, *Amarga Navidad*, réalisé par Pedro Almodóvar.

Elle alterne entre le cinéma, la télévision et le théâtre.

C'est la première fois qu'elle tourne sous la direction d'Alberto Rodríguez, dans le rôle d'Estrella.

LISTE ARTISTIQUE

ANTONIO DE LA TORRE	Le Tigre
BÁRBARA LENNIE	Estrella
CESAR VICENTE	Nico
JOAQUIN NUÑEZ	Le gros
JOSE MIGUEL MANZANO « SKONE »	Richar
JESUS DEL MORAL	Cano
SILVIA ACOSTA	Cinta



LISTE TECHNIQUE

UN FILM DE	Alberto Rodriguez
ECRIT PAR	Rafael Cobos et Alberto Rodriguez
IMAGE	Pau Esteve Birba
MUSIQUE	Julio De la Rosa
DÉCOR	Pepe Domínguez Del Olmo
DIRECTION DE PRODUCTION	Begoña Muñoz Corcuera
ASSISTANT DE DIRECTION	Adán Barajas
CASTING	Eva Leria et Yolanda Serrano
COSTUMES	Fernando García
MAQUILLAGE	Yolanda Piña
COIFFURE	Félix Terrero
SUPERVISION DE LA POST-PRODUCTION	Guadalupe Balaguer Trelles
EFFETS DIGITAUX	Ana Rubio – The Lone Pime Post
PRISE DE SONS DIRECT	Daniel De Zayas
MONTAGE SON	Gabriel Gutiérrez – Menos12DB
MIXAGE	Candela Palencia
MONTAGE	José M. G. Moyano
PRODUCTEURS EXÉCUTIFS	Koldo Zuazua, Guillermo Sempere, Juan Moreno, Rafael Cobos, Alberto Rodríguez, Guillermo Farré, Manuela Ocón, Fran Araújo
COPRODUCTEURS	Jean Labadie et Alice Labadie
PRODUCTEURS	Koldo Zuazua, Juan Moreno, Guillermo Sempere, Domingo Corral
DISTRIBUTION FRANCE	Le Pacte